

Non, pourtant, je me trompe : il est dans une barque
Un joûteur tout puissant qu'à l'égal d'un monarque
La troupe entière craint et révere à la fois,
Tout en l'aimant, ce qui n'arrive guère aux rois.
Quand il lutte, il se tient campé, ferme, immobile ;
Nul ne peut l'ébranler : c'est un roc, une pile,
Et, bien qu'en son pays il ait toujours vécu,
On ne raconte pas qu'il ait été vaincu.
D'ordinaire, il s'abstient, tant il a d'avantage.
Pourtant, la foule ayant demandé, du rivage,
A revoir les exploits de ses membres d'acier,
Il se rend à la fin, il ceint le bouclier
Et d'un poing exercé met en arrêt la lance.
Tout le monde applaudit, puis fait un grand silence.
Le premier champion qui l'ose rencontrer
A beau se bien tenir, se fendre et se cambrer,
Le joûteur invaincu, d'une seule secousse
L'enlevant sur ses pieds dans le vide le pousse.
Le second, par un coup aussi prompt que l'éclair,
Est emporté d'emblée et soulevé dans l'air.
On voit se succéder ces impossibles luttes,
Et toutes entraînant de plaisantes culbutes
De la foule en délire éveillent les clameurs.
Cet Athlète a vaincu la moitié des rameurs ;
Mais, au lieu de pousser sa banale victoire,
Il veut frapper un coup plus digne de sa gloire :
— Qu'on me mène, dit-il, contre le grand bateau ! »
Et les dix avirons se replongent dans l'eau.

Il va, le peuple tremble : à moins d'un vrai prodige,
Le joûteur triomphant va perdre son prestige.
Contre la grande barque on arrive de front,
La lance, en un clin d'œil, touche, plie et se rompt,
Tandis que le joûteur, ferme encor sur sa base,
Peut à peine porter la gloire qui l'écrase.